

## LES DERNIÈRES HEURES DU VIEUX BERCEAU :

### Témoignage des sœurs présentes dans le monastère de Caen le 6 juin 1944.

[...] L'aube du six juin se leva, comme les autres, mais chargée malgré tout d'une terrible angoisse, car le fameux débarquement, auquel personne ne croyait, avait cependant eu lieu la nuit précédente entre la Vire et l'Orne, des bruits plus forts et plus continus que les nuits antérieures annonçaient quelque chose d'insolite. Les canons semblaient tous proches et l'on entendait très clairement sauter les mines des ponts. Depuis, nous étions dans l'appréhension des événements et cependant, à l'issue de l'obéissance du midi, vers 13 heures 30, notre Très Honorée Mère Marie de St Jean Eudes MONTREUIL nous exhortait à la confiance dans le Cœur de Jésus qui ne pouvait nous abandonner. Comme nous allions nous mettre à genoux pour réciter les prières d'usage, une bombe-torpille tomba à cinq mètres de la Salle de Communauté où nous étions à peu près toutes assemblées, creusant un entonnoir énorme dans le jardin. Le choc brisa les vitres, ébranla le plafond, projetant les cadres, les carreaux et la terre sur le dos des Sœurs dont plusieurs furent très légèrement blessées. Toutes s'étaient précipitées vers la sortie, assez étonnées et émues de se retrouver saines et sauvées. Notre Bonne Mère Déposée, dans l'impossibilité de se lever de sa chaise roulante, attendait que la sœur infirmière vînt la chercher, ce qui fut fait en une seconde. Quelques sœurs novices, se trouvant près de sa Charité, avaient étendu leurs bras sur elle pour la protéger des éclats et malgré cela, on retrouva des morceaux de vitre entre sa robe et sa chaise. Les novices reçurent quelques égratignures au visage et aux mains, mais toutes en furent quittes pour une terrible frayeur. On secoua la poussière et les débris de verre tombés dans les plis des voiles, toutes les bouches étaient pleines de graviers et de plâtres, quelques visages écorchés avaient teinté de sang les robes et les guimpes des voisines et jusqu'aux pavés descellés du cloître. Une âcre odeur de poudre et de terre labourée emplissait toutes les pièces qui, malheureusement, étaient dans un état lamentable ! Les avions passaient toujours et leur bruit de sirène nous faisait instinctivement nous courber les unes sur les autres. Nous nous étions réfugiées, pâles d'émotion, au bas de l'escalier, tout indiqué pour sa solidité et après quelques [gouttes] de cordial distribué aux unes, de teinture d'iode pour le visage et les mains des autres, il fallait se remettre en mesure d'approprier et de réparer le désastre de toute cette partie du bâtiment qui comprenait : deux dortoirs, le noviciat, le secrétariat, l'économat, la salle d'ouvrages et le réfectoire. Ce n'était partout que cloisons et murs effondrés, cellules mises à jour, carreaux, statues, portes et serrures brisées. Les murs de l'aumônerie et l'infirmierie avaient aussi reçu le contrecoup d'une bombe, tombée place Courtonne.

Nos Sœurs persévérantes furent requises pour aider leurs Mères dans ce pénible déblaiement, les unes transportaient des caisses remplies d'immenses blocs de plâtre, les autres balayaient les morceaux de vitres et les encadrements des fenêtres ; le travail était continuellement interrompu par des vagues d'avions-sirènes qui, toutes les vingt minutes, passaient sur nos têtes, nous avions tellement peur d'être bombardées à nouveau que, chaque fois, nous courions nous réfugier au bas du grand escalier pour prier ensemble. Tout le monde était dans le saisissement, la majeure partie des sœurs étaient demeurées jusqu'au soir dans la cuisine, très solide, les autres plus braves ou moins impressionnées, appropriaient au mieux la Maison qui, partout avait déjà le triste aspect d'un immeuble voué à la ruine. On passa la soirée sans réciter l'Office, toujours sous la menace des lourds bombardiers qui survolaient la Ville, y semant la frayeur et la mort. Le souper eut lieu à l'intérieur de la cuisine, car le réfectoire était encore trop poussiéreux pour qu'on puisse s'y

installer, tous les carreaux brisés avaient d'ailleurs établi un dangereux courant d'air. Dans chaque lieu où l'on passait, on y aurait pleuré, tant le désastre était immense, hélas, un avenir bien plus douloureux nous était encore caché !

De tous les côtés de la ville, s'élevaient des lueurs d'incendie, on entendait derrière le Pensionnat le crépitement du bois et l'écroulement ininterrompu des pierres des maisons voisines ; des fenêtres du grenier et du haut des toits en terrasse située dans la cour des Tertiaires, on voyait un spectacle d'épouvante : ici des tourbillons de fumée, là des flammes s'élevant vers les immeubles voisins, plus loin une pluie de papiers brûlés qui, portés par le vent, arrivaient jusqu'à nous. Le soir, craignant que les arbres du pensionnat ne nous communiquent le feu, les pompiers furent demandés en hâte, mais ils ne suffisaient plus à la tâche, d'ailleurs, une vingtaine d'entre eux étaient morts sous les décombres de leur caserne. Les services d'eau ne fonctionnaient plus, nous avions le canal près de nous, ainsi qu'un puits dans notre lavoir, mais les tuyaux n'étaient pas assez longs, alors, comme tous les Caennais, nous allions assister, navrées et impuissantes, à la destruction et à l'écroulement de notre « home », sans d'autres ressources que d'offrir à Dieu nos larmes et la démolition intérieure que nous devons éprouver deux jours plus tard, à ce spectacle lamentable.

De toute parts, le ciel était rouge, la nuit s'annonçait menaçante, mais aucune de nous n'avait eu l'idée de fuir au-dehors, d'ailleurs, où se réfugier ? La ville entière n'était-elle pas déjà atteinte dans tous ses quartiers ? On eut alors recours à notre dernière planche de salut. Notre Très Honorée Mère porta la statue miraculeuse de Notre Dame de Charité en plusieurs endroits particulièrement menacés par le feu qui croissait toujours. Pour expliquer la rapidité avec laquelle la Ville fut détruite, il faut ajouter que, si les Anglo-Américains avaient jeté des bombes –et quelques-unes incendiaires – les Allemands avaient allumé des mèches et des plaques de carburant un peu partout, autour des grands magasins, des hôtels, des grands établissements, pour jouir de la destruction de la ville.

La nuit étant arrivée, il fut décidé que chaque groupe choisirait un abri solide. La Communauté se réfugia dans la cuisine dont la voûte était taillée en plein bloc de granit, les Persévérantes dans un couloir séparant la cuisine de l'avant-chœur, appelé l'allée des exercices. Malheureusement, les Sœurs Marthes restèrent chez elles, à la Providence, située près de la Rue Neuve St Jean, ainsi que les dames pensionnaires, et ce quartier devait être terriblement bombardé. Les Enfants du Refuge furent placées dans une cave très solide, les Pensionnaires et les petites Prévervées dans l'avant-chœur de la Communauté, toutes se munirent de couvertures ou de manteaux, on coucha les plus jeunes sur le plancher.

Dans la demi-obscurité (car le ciel rouge éclairait encore les cloîtres et les jardins) nous élevions nos supplications vers la Très Sainte Vierge siégeant au milieu de nous. Le passage des avions provoquait dans tous les groupes un redoublement de ferveur pour demander la protection de notre Mère du ciel qui, si visiblement, nous avait protégées. Vers deux heures et demie du matin, alors que nous allions nous assoupir, des vagues de bombardiers-sirènes rasèrent nos toits et sifflèrent avec un fracas horriblement lugubre, jetant leurs bombes tout autour de nos bâtiments dont les murs tombaient et les vitres tombaient en éclats. Ils se relayaient ainsi toutes les demi-heures, et cela, pendant trois heures ! Dans l'intervalle, les prières recommençaient avec plus d'insistance, quelques-unes, pour ne pas dire toutes, tremblaient nerveusement, incapables de prier et de se tenir sur leurs jambes. Quand les bombardiers revenaient, toutes, nous nous levions pour nous serrer les unes sur les autres contre les murs et spécialement dans les coins, endroits plus résistants. Cent fois, nous avons cru notre dernière heure arrivée, chacune s'abandonnait à Dieu et renouvelait le sacrifice de sa vie, prête à mourir étouffée sous les décombres ou déchiquetée par les éclats, si telle était Sa Volonté. Une trentaine de bombes tombèrent devant nos yeux sur nos différentes cours,

dans nos jardins, sur certaines parties du bâtiment où, heureusement, nous n'étions pas restées, à quelques pas de nous ! Le ciel, embrasé par tous les incendies allumés dans la ville, éclairait nos cours dévastées et labourées de trou profonds, et cela, dans une suffocante odeur de terre et de poudre qui prenait à la gorge, étouffant les cris épouvantés de nos petites et les supplications angoissées des plus grandes, avec la sensation continuelle de soulèvement du sol et d'écroulements sur nos têtes. Quelles minutes ! Ou plutôt quelles heures d'agonie !.... Comment notre pauvre système nerveux a-t-il pu résister à ce vacarme d'enfer ? Il faut y avoir passé, avoir vécu ces heures d'épouvante pour comprendre ce que l'on a pu éprouver d'effroi et de terreur dans cette nuit inoubliable, si justement comparée à celle, si terrible, cependant, de VERDUN. [...]





Photo archives départementales (voir Sibylle)